

nera, dans son for intérieur, ce projet aux conséquences les plus désastreuses ? Cela suffit-il ? Et si vous avez l'influence, ou l'autorité, ou un mandat social à remplir, pourrez-vous arracher de votre cœur le caractère du baptême qui vous a faits catholiques et le caractère de la confirmation qui vous a armés chevaliers de la foi, pour ne considérer en cette question que son côté naturel ou son côté naturellement social ? Y aurait-il deux consciences, l'une pour l'usage interne, l'autre pour l'usage externe ? Peut-on changer sa personnalité chrétienne quand on passe de la vie privée à la vie publique, quand on sort de sa maison pour parler à la tribune, quand on se lève de son banc à l'église pour aller s'asseoir sur un siège au parlement ? Est-ce donc que notre religion serait tout entière renfermée dans des rites et dans des formules ? Non assurément. Elle a sous son autorité toute l'activité humaine, et comme l'activité humaine comprend les devoirs sociaux, il est de toute évidence que ces devoirs sociaux sont du ressort de la religion, qui les inspirera et qui les jugera. Dans une société, la politique est le corps, la morale sociale est l'âme, et puisque la morale sociale ne saurait exister sans la religion, il faut conclure que la religion doit tout animer de son esprit, tout pénétrer de son influence, tout vivifier de ses principes et de ses enseignements.

Or, ce dédoublement de la conscience, qui élève comme une cloison étanche entre l'esprit privé et l'esprit public, se rattache au principe fondamental du libéralisme, que l'on pourrait ainsi énoncer : La liberté respective de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal. Il y a ainsi trois doctrines en présence : deux doctrines extrêmes, et une troisième qui cherche à concilier les deux autres. La liberté laissée au mal et refusée au bien, voilà la doctrine révolutionnaire, et tranchons le mot, franc-maçonnique ; la liberté donnée au bien et refusée au mal, dans la mesure où cela est prudent et possible, voilà la doctrine de l'Eglise ; tels sont les deux extrêmes, et comme on le sait, quand il s'agit de vérité, il n'y a pas de juste milieu à rechercher, la vérité est ou n'est pas. Mais voici qu'apparaît cette tentative de juste milieu dans le libéralisme, qui veut laisser la liberté également au bien et au mal, à la vérité et à l'erreur, dans la parole, dans la presse, surtout dans la fameuse question de l'enseignement.